

L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 JANVIER 1860.

No. 16.

POÉSIE.

Peu de personnes savent que le maréchal, duc de Malakoff, dont les exploits militaires sont connus de tout le monde, se livre parfois à la poésie et tourne assez heureusement les vers. En traversant dernièrement le Périgord pour se rendre à Saint-Séver, il est allé présenter ses hommages à Mme. la maréchale Bugeaud, duchesse d'Isly, qui vit retirée dans sa propriété de La Durantie; et il a également rendu visite à M. le général Féray, gendre du maréchal Bugeaud, qui possède le domaine de Lainty, séparé seulement par le ruisseau de la Lone du domaine de La Durantie. Après le départ du maréchal, on a trouvé dans la chambre qu'il avait occupée, un petit papier parfumé sur lequel le vainqueur de Sébastopol avait tracé, d'une écriture fine et élégante, les vers suivants :

Adieu, Lainty, séjour de Phospitalité,
Séjour de vrais amis, de l'amabilité;
De la grâce modeste, ange de la victoire,
Dont le père est aux cieux étincelant de gloire!
Adieu, bois si touffus; adieu, prés verdoyants,
Tapis moëlleux soumis aux ruisseaux ondoiyants!
Adieu, pont gracieux que caresse la Lone,
Qui sur ses bords si frais ne vit jamais la moue!
Adieu, chemins courant par ces côteaui rians! ;
Qu'on aime à parcourir vos replis séduisants!
Adieu, côteaui boisés que le chêne couronne;
Adieu, vous tous, amis, car je n'omets personne;
Adieu donc, vous qu'un jour je compte bien revoir,
Car mon désir si vrai git dans ce doux espoir.

Adieu, noble séjour, adieu, toi Durantie,
Où j'ai pu visiter une si noble amie!
Adieu, hameau si simple où goûtant le repos
Le maître de ces champs, foulés par un Héros,
Qui sut les enrichir de cette main féconde,
Dont la gloire si pure, a parcouru le monde;
Des soldats africains unique et seul espoir!
Adieu, champs tant aimés, adieu! . . . mais au revoir!
PELISSIER, DUC DE MALAKOFF.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

Au quatrième siècle.

(Suite.)

Après avoir admiré les talents du prédicateur de Constantinople, et du poète du village d'Arianze, l'esprit, comme fatigué par la rapide énergie du style, peut se reposer dans ces pages, où le génie sublime de Jean-Chrysostome a répandu une éloquence paisible, mais partout victorieuse. On y retrouve, dit l'auteur que j'ai déjà cité, la réunion de tous les attributs ora-

toires, le naturel, le pathétique et le grand, qui ont fait de ce Père le plus grand orateur de l'église primitive, le plus éloquent interprète de cette mémorable époque.

Le jour qui vit la naissance de ce grand homme (346) voyait déjà le triomphe de ses devanciers; ses parents, qu'un rang illustre distinguait moins que leur vertu, lui firent cependant suivre les leçons du Rhéteur payen Libanius, ce fidèle ami de Julien qui lui succédait pour faire revivre sa mémoire. Il fréquenta quelque temps le barreau, mais bientôt il quitta cette carrière pour se vouer tout entier à la pratique des austérités chrétiennes et à l'étude de l'Écriture Sainte. Mais bientôt les forces physiques de l'anachorète ne purent supporter ce que leur imposait l'énergie de l'âme, et il fut obligé de revenir à Antioche. Là, sa sainteté et son savoir lui ouvrirent les portes du sanctuaire, mais sa réputation devint bientôt si universelle que, le siège de Constantinople étant venu à vaquer, il fut le seul qui fut jugé digne de s'y asseoir. Il y rendit plusieurs services éminents à l'empereur, se signala par l'abondance de ses aumônes et son zèle pour la propagation de la foi; mais, ayant eu le malheur de déplaire à l'Impératrice Eudoxie, femme avide et corrompue, il fut condamné à l'exil, et succomba en chemin aux fatigues du voyage (407).

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans de rapides esquisses, dans des analyses incomplètes que nous pourrions, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur, et l'enthousiasme des contemporains. Il nous faudrait, pour cela, lire et relire tous ses ouvrages, car le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Cependant il suffirait de parcourir une seule de ses pages, pour avoir à admirer la clarté et la simplicité de son style. En vain, y rechercherait-on ces vains ornements, dont les déclamateurs avaient surchargé les beautés naïves de l'antique atticisme, il conserve, jusque dans ses termes, toute la pureté des an-

ciens Attiques. Toujours il plaît, et toujours il persuade, parcequ'il a un air de vérité et un ton de sentiment, qui pénètre l'âme toute entière. Mais entre toutes les propriétés de sa plume, celle qui la caractérise d'une manière unique, c'est l'art inimitable de toucher et d'attacher en donnant du corps et des couleurs aux objets les plus sublimes, et quelque fois les plus subtils, et de tirer des instructions aussi intéressantes que solides, du fond le plus aride et le plus stérile en apparence. On trouve cependant le style de St. Jean Chrysostome un peu asiatique, ou trop diffus; mais en même temps, et jusque dans ses longueurs, on trouve tant d'esprit, qu'entraîné dans la lecture par un charme inexprimable, on ne peut se résoudre à rien omettre.

Parmi les ouvrages, qui lui ont acquis un droit si bien mérité à l'admiration des siècles, on remarque surtout ses livres du *Sacerdoce*, l'une des plus belles sources où l'Eglise ait puisé ses règles de discipline cléricale, son traité de la *Virginité* et de la Providence; ses homélies, dont quelques-unes ne sauraient jamais être surpassées en beautés de toutes sortes, et quelques lettres.—Quant à l'interprétation des divines écritures, c'est tout dire d'un mot, que Chrysostome occupe entre les Pères Grecs le même rang que St. Jérôme entre les Pères Latins.

Dans la Grèce, l'éloquence semble descendre tout entière dans la tombe avec St. Jean Chrysostome. On peut en juger par le panégyrique de ce saint, prononcé 20 ans après sa mort par Proclus. Cependant deux noms brillent encore parmi les Pères de l'Eglise grecque d'un éclat assez faible, il est vrai, mais néanmoins capable d'attirer l'attention: ce sont St. Epiphane et St. Ephrem.

Né en Palestine vers l'an 310, St. Epiphane était d'une famille Israélite, de pauvres laboureurs, et sa longue vie le rendit témoin de toutes les vicissitudes religieuses qui agitèrent l'empire depuis Constantin jusqu'aux fils de Théodose. Orphelin dès l'enfance, il fut élevé dans la religion juive; mais bientôt il fut gagné au catholicisme par un solitaire, dont il embrassa le genre de vie. Après la